

# LA TRAVERSÉE

en toutes lettres



2013



LA TRAVERSÉE EN TOUTES LETTRES



NATACHA SELS

## Écran noir

SUCCESSIVEMENT JOURNALISTE, ENSEIGNANTE ET CHARGÉE DE COMMUNICATION, NATACHA SELS CONDUIT DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES DES ATELIERS D'ÉCRITURE CRÉATIVE À PUTEAUX, OÙ ELLE VIT. ELLE AIME EMMENER SON PETIT MONDE DANS DES ENDROITS INSPIRANTS, COMME LES COULISSES DE VENISE, LES CÔTES SAUVAGES DE BRETAGNE, OU VERS LA RADIEUSE LUMIÈRE D'UNE ÎLE GRECQUE.

DES STAGES OÙ L'ÉCRITURE SE PARTAGE, SE GOÛTE ET RÉVÈLE À CHACUN LE MEILLEUR DE LUI-MÊME.

À L'ÉTÉ 2013, ELLE EST INVITÉE À REJOINDRE LA FONDATION HÉLÈNE WURLITZER AU NOUVEAU-MEXIQUE POUR UNE RÉSIDENCE D'ÉCRITURE, CE QUI L'ENCHANTE !

**Prix 2013**

**La maison  
bleue**



Sanglées, harnachées, ligotées, ces femmes grimacent en silence, plantant leurs regards dans celui de leur bourreau : elle, la voyeuse, qui souffre aussi. Mais pourquoi Jean a-t-il voulu l'entraîner dans cette exposition au musée de l'érotisme ? Perturbée, Estelle avance dans les méandres inconscients du photographe Haruki Yukimura pour déboucher dans une salle uniquement réservée à la peinture. C'est là que le choc se produit. Une collision avec un tableau ou, plutôt, une immersion immédiate et totale. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive. Le tableau l'a engloutie. Quand elle parvient à recouvrer un peu de son calme, elle s'approche pour le fixer. Aplat épais, couleurs criardes et mal assorties. Au premier plan, une sorte de gros intestin obscène et, sur le fond, une apocalypse aux formes étirées, inondée d'une lumière jaune. Univers sans logique ni ligne de fuite. Elle sombre hors temps, hors jugement, aspirée, hypnotisée. Des souvenirs affleurent, elle les a sur le bout de la langue, de la peau qui grésille comme un fil électrique. Oui, cette œuvre est comme un fil, une piste d'atterrissage sur laquelle voudraient se poser ses contrées primitives, résistantes pourtant, retardant l'étincelle. « Estelle ?

– Mumm ?

– Tu comptes rester plantée là longtemps ? »

Elle se tourne vers son compagnon, lentement, comme à regret. Sourire aux lèvres, mais regard perdu. Estelle est belle, imparfaite comme un Modigliani, fine, brune, mate. À ce moment précis peut-être un peu plus pâle qu'à l'accoutumée. « Kidnappée par cette horreur mon amour ? », ajoute l'homme qui s'est approché et montre d'un signe de tête le tableau.

« C'est à peu près ça », répond Estelle, rassérénée quand, d'un mouvement tendre et ferme, il la fait pivoter vers d'autres horizons.

Elle n'arrive pas à ouvrir les yeux ! Depuis huit jours, depuis l'exposition, chaque matin ils sont collés. Chaque matin, elle voit dans le miroir de la salle de bain des yeux, les siens, gonflés, abîmés. Elle constate comme du sable qui se serait échoué dans les petits plis extérieurs. L'ophtalmo avait dit c'est une « Algérie », enfin une « Algérie », il avait dit une « allergie », merde ! Huit jours qu'elle est exécrable, avec ses yeux de vieille, huit jours qu'elle se sent cernée. « Ben alors, madame Estelle, on dort mal en ce moment ? » a demandé le gardien.

Et elle entend ce qui se dit derrière le regard des autres, de tous les autres : « C'est quoi ces valises sous les yeux ? », « Hein, c'est quoi ? Tu caches quoi dedans, hein ? »

Depuis cinq jours, en plus des yeux, elle fait des cauchemars et, au réveil, la peur continue de lui coller à la peau, longtemps. Bien sûr, il y a les bras de Jean. Des bras solides, mais Estelle, elle, vacille, ébranlée par un volcan qui vomit. Un volcan intime qu'elle ne peut fuir. Les bras de Jean ne la rassurent plus. La seule chose qui l'apaise, parfois, c'est l'atmosphère cotonneuse de cette mi-décembre, le ciel laiteux qui annonce l'époque des fêtes et du cocooning. Mais ses bras, non. Toute la journée, elle se regarde donner le change, façade impassible dehors, sourde angoisse dedans. Prendre un bain pour se détendre. Mais quand Estelle ferme les yeux, ses paupières clignent, tressautent, de grandes coulées de couleurs envahissent l'écran, elle a peur, ne comprend pas, a juste envie d'échapper à ce cauchemar qui fait le tour du cadran. Cette nuit encore, à quatre heures trente précisément, son sommeil s'est déchiré comme une toile trop fine. La peur dégorge, toute chaude, et elle a froid. Alors Jean lui demande des mots.

Il dit : « Estelle, livre-moi tes démons, je vais les combattre ! », quelque chose comme ça. Elle n'a rien à dire, pas d'image, elle retient seulement l'effroi. Bien sûr, elle pourrait lui dire que dans la nuit elle appelle sa mère, qu'elle la croit derrière la porte, que la porte s'ouvre sur un sexe énorme. Mais ces mots n'ont pas de sens. Et la peur grossit comme un sumo, la grenouille devient bœuf, je ne veux pas éclater. Milles morceaux. Je suis fatiguée. Je suis fatiguée.

Estelle tourne en rond. Le dimanche est jour de marché pour Jean. Il y vend des livres anciens. Elle n'a pas eu envie de l'accompagner... La fatigue... Alors, toute seule dans la maison, elle se sent désœuvrée ; ouvre le réfrigérateur, le referme, pousse sur le bouton « play » de la chaîne hi-fi, change d'avis, allume la télé. Dehors, il pleut.

Sur l'écran, la caméra cadre en gros plan une photo en noir et blanc. Le sujet est cru : des femmes nues à la peau claire sont alignées sous le soleil. Une autre photo suit, montrant une femme, toujours nue, entre deux soldats. L'un d'eux lui lève le bras, présentant son trophée à l'objectif. Estelle s'affale sur le divan. Maintenant, c'est un homme qui témoigne auprès du reporter : « Quand je suis

arrivé dans l'école, j'ai vu mon père et mon oncle. Mon père était attaché nu à une barre de fer glissée sous ses genoux et posée entre deux tables de classe. À côté de mon oncle, ils avaient placé un verre et une bouteille de vin pour narguer son intégrité musulmane.»

Un rai de lumière poussiéreuse et oblique vient caresser le visage d'Estelle parfaitement immobile. Elle suit l'émission, n'en perdant pas une miette. Arte sans doute. L'Algérie à coup sûr.

«Trois mois...» L'image d'une femme au visage ridé emplit l'écran de toute son âme: «Ça a duré trois mois. J'étais allongée nue, ils venaient tous les jours, j'entendais leurs pas se rapprocher et tout mon corps se crispait. Tenir. Le premier jour, il faut tenir. Après on se détache mentalement, un peu comme si le corps se mettait à flotter. Un jour que je balançais la tête à droite, la tête à gauche, comme une pauvre folle voulant oublier la douleur, un homme est entré, a soulevé la couverture, a vu le sang séché, l'urine, les excréments. Il a dit "mon petit, mon Dieu!"».

Estelle s'est levée d'un mouvement brusque pour courir à la salle de bain vomir son repas et, juste après, un cri puissant et net. Épuisée, la tête posée

sur la lunette des toilettes, elle entend d'une oreille l'historien d'Arte qui poursuit: «...le 8 février 1958 le groupement aérien de Constantine décide avec l'accord du général Salan, mais sans que le gouvernement français en soit averti, le bombardement de Sakiet-Sidi-Youssef. Soixante-dix morts dont vingt et un enfants dans une école. En juillet 1959 a lieu l'opération *Étincelle* dans le Hodna». Estelle est secouée de nouveaux soubresauts. Ses résistances cèdent, les plombs sautent.

Quand Jean est rentré du travail, il a trouvé sa femme anéantie, petite poupée de chiffon, boule molle. Quand il a voulu doucement la prendre avec ses grandes mains, d'inépuisables sanglots ont agité son corps. Seuil de tolérance dépassé, soupape de sécurité, trou noir dans la mémoire, informations explosées dans les cellules. Bien sûr qu'elle savait !

Elle savait la guerre d'Algérie. Elle savait sa mère arrêtée. Une division de parachutistes dirigée par un baroudeur à la gueule tordue et presque sympathique. Il voulait qu'elle crache le morceau, elle n'avait craché que du feu. Ça s'appelait la «gégène»,

des électrodes placées dans le sexe pour faire du corps un bon conducteur. Elle avait crié, fumé, mais elle n'avait rien dit. De rage, il l'avait prise elle, la petite, la plus jeune et il avait fait mine de vouloir la pendre. La mère était restée muette, la fille s'était évanouie. Estelle avait 5 ans.

Peu à peu l'agitation de son corps s'est calmée, mais Jean continue de caresser sa femme comme une enfant. Soudain le parfum du jasmin est si présent qu'Estelle se revoit en Kabylie. Sa grand-mère en mettait toujours quelques fleurs dans son corsage. Cette odeur se répandait dans la pièce à l'heure où dehors crépitait la chaleur blanche. Jean vit un sourire s'esquisser sur le visage défait d'Estelle. Elle était née « Fai'ha », mais cela, même Jean l'ignorait.

Elle revoit le jardin bordé d'orangers, les courses poursuites avec ses cousins, la fontaine au milieu de la cour qui glougloute comme les poules de son oncle Hamed. Jean sent le corps de sa femme se détendre, s'alourdir, s'alanguir. C'était un été particulièrement chaud. C'est pendant cet été-là qu'ils étaient venus. La porte cloutée du patio avait été

ouverte avec le fracas d'un orage en plein azur. Estelle était à l'intérieur, dans la salle de jeu. Elle peinait devant un grand tableau noir pour réussir les multiplications que son cousin Azdin lui faisait revoir. Les soldats français l'avaient empoignée sous les aisselles et soulevée sans ménagement. Elle avait battu l'air de ses jambes et le soldat l'avait jetée sur son épaule, comme son grand-père avec les chèvres le dernier soir du ramadan. Il y avait eu la camionnette bâchée, le chaos de la route, l'odeur aigre de la transpiration des soldats. Elle avait crié, longtemps. L'homme qui la tenait contre lui avait fini par lui dire : « tu vas revoir ta mère ». Alors, aussi incroyable que cela puisse paraître, elle s'était endormie comme une masse et ne s'était réveillée qu'au moment où la porte s'était ouverte. « Maman ? » Il n'y eut jamais de réponse. Pas un mot, juste un flot d'images, la sensation de la corde au cou, la peur glacée, un point de rupture, l'ultime silence de sa mère, puis le sien. Le silence d'Estelle avait duré longtemps, une éternité.

Jean n'a pas desserré son emprise quand elle a crié à plein poumon.



